L'ANGLOIS A BORDEAUX, COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES,

Par le Sr. FAVART.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le Lundi 14 Mars 1763.



A AVIGNON,

Chez LOUIS CHAMBEAU, Imprimeur-Libraire, près les RR. PP. Jésuites.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ACTEURS.

DARMANT,

LA MARQUISE DE FLORICOURT, *Sœur de Darmant.*

BRUMTON.

CLARICE, *Fille de Brumton.*

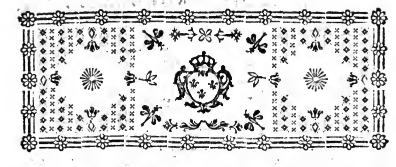
SUDMER, *Ami de Brumton.*

ROBINSON, *Valet du Milord.*

UN AUTRE VALET.

UN BORDELOIS.

La Scéne est à Bordeaux dans la maison de Darmant.



L'ANGLOIS A BORDEAUX, *COMÉDIE*

SCENE PREMIÉRE.

DARMANT, LA MARQUISE DE FLORICOURT.

LA MARQUISE

JE vous renonce pour mon frere.
Toujours pensif ! rien ne vous rit !
Vos prisonniers Anglois vous ont gâté l'esprit
Vous n'êtes occupé que du soin de leur plaire.
Votre Milord Brumton vous rend atrabilaire.

DARMANT

Ma sœur, je suis piqué, mais piqué jusqu'au vif ;
L'amitié du Mylord me seroit précieuse,
En tout, pour la gagner, on me voit attentif ;
Mais sa fierté superbe & dédaigneuse
Rejette mes secours, s'indigne de mes soins,
Il aime mieux s'exposer aux besoins,
Rendre sa fille malheureuse ;
Il croit son honneur avili,
S'il accepte un bienfait des mains d'un ennemi.

LA MARQUISE

Mais, mon frere, en cherchant à lui rendre service ;
Ne songeriez-vous point à sa fille Clarice ?
Cette Angloise est charmante !

DARMANT

Epargnez-moi, ma sœur,

Et ne déchirez point le voile de mon cœur,
Si l'on me ſoupçonnoit... il eſt vrai, je l'adore,
Je veux me le cacher, je veux qu'elle l'ignore;
L'amour dégraderoit la généroſité.

LA MARQUISE

Qui vous fait donc agir?

DARMANT

L'humanité.
J'ai plongé dans la peine une noble Famille.
Qu'une guerre fatale entraîne de regrets!
Brumton part de Dublin pour Londre, avec ſa fille;
Il embarque avec lui ſes plus riches effets.
La Frégate que je commande,
Croiſant ſur les côtes d'Irlande,
Rencontre ſon vaiſſeau, l'atteint & le combat.
Brumton, qu'aucun danger n'allarme,
Soutient notre abordage & montre avec éclat
L'activité d'un Chef & l'ardeur d'un ſoldat;
Il fond ſur moi, me bleſſe & ma main le déſarme,
Il veut braver la mort, je prends ſoins de ſes jours.
A l'ennemi vaincu, l'honneur doit des ſecours.

LA MARQUISE

Fort bien, mon frere.

DARMANT

Enfin, nous avons l'avantage,
Son vaiſſeau coule à fond, & l'on n'a que le tems
De ſauver ſur mon bord les gens de l'équipage.
Je reviens à Bordeaux, où mes ſoins vigilans
De ces infortunés ſoulagent la miſere;
Mais Brumton ſe refuſe à mes empreſſemens.

LA MARQUISE

Moi, j'aime aſſez ce caractere.
Il eſt bruſque... mais il eſt franc.
Sa fierté qui paroît choquer la politeſſe,
Releve en lui l'air de nobleſſe
D'un homme qui ſoutient ſon rang.
Si ſont maintien eſt froid.... ſes yeux ont de la flamme;
Et je lui crois une belle ame.
Il n'a pas quarante ans cet homme?

DARMANT

Tout au plus.

LA MARQUISE

Devenez ſon ami.

DARMANT

Mes ſoins ſont ſuperflus:
Ses principes outrés d'honneur patriotique,
Sa façon de penſer qu'il croit Philoſophique,
Sa haine contre les François,
Tout met une barriere entre nous pour jamais.

Je prétends la briser : oui vous pouvez m'en croire.
Pour vous, pour moi, pour notre gloire
Il reviendra de sa prévention.
Il s'agit de l'honneur de notre Nation.
Nous verrons donc ce Philosophe ;
Et s'il veut raisonner, c'est moi qui l'apostrophe.
Je philosophe aussi, quand je veux, tout au mieux.

DARMANT

Plaisantez-vous ?

LA MARQUISE

Moi ? point du tout mon frere,
Et cela devient sérieux.
Allez, allez, laissez moi faire.
Doutez-vous des talens que j'ai ?
Par un ridicule contraire,
Un ridicule est souvent corrigé.
Vous voyez bien que je me rends justice ;
J'entreprends le Milord, vous poursuivez Clarice :
Il est honteux pour vous, pour un François,
D'aimer sans espoir de succès ;
Cependant, obligez le Mylord en silence,
Et cherchez des moyens secrets.

DARMANT

J'ai déjà commencé ; mais n'en parlez jamais ;
D'un bienfait divulgué, l'amour-propre s'offense
Le valet Robinson est dans mes intérêts ;
Par son moyen, son Maître a touché quelques sommes
Sous le nom supposé d'un Patriote Anglois.

LA MARQUISE

Voilà comme il faudroit toujours tromper les hommes.

DARMANT

J'apperçois Robinson ; viens-çà.

SCENE II.

DARMANT, ROBINSON, LA MARQUISE.

ROBINSON

Bon jour, Monsieur ;
Bon jour, Madame. Ah ! le bon frere
Que vous avez là ! le bon cœur !
Sans lui nous étions morts, j'espere

DARMANT

Paix ! je t'ai défendu....

ROBINSON

Quel François obligeant!
Brave homme, toujours prêt à donner de l'argent;
Il est notre unique ressource.
Je crois toujours lui voir ouvrir sa bourse,
En me disant, tiens Robinson,
Prends, mon ami, prends sans façon.

DARMANT *lui donnant de l'argent.)*

Prends donc & te tais.

ROBINSON

Oh! je n'ai garde de dire....

LA MARQUISE

Que fait ton Maître?

ROBINSON.

Il pense.

DARMANT

Et Clarice?

ROBINSON

Soupire.

LA MARQUISE

Penser, soupirer! pauvres gens!
C'est fort bien employer le temps.

ROBINSON

Clarice s'amusoit à lire
Un de ces beaux Romans qu'on fabrique à Paris:
Tout en rêvant, s'est approché mon Maître:
Un ouvrage François! dit-il, d'un air surpris;
Et le Roman vole par la fenêtre.

LA MARQUISE

Cet homme a l'esprit juste.

ROBINSON

„ Occupez vous de Lock,
„ Ma fille; lisez Clark, Swift, Newton, Bolingbrok.
„ Songez que vous êtes Angloise:
„ Apprenez à penser. ..Puis ayant dit ces mots,
Il s'enfonce dans une chaise,
Pour réfléchir plus à son aise,
En décidant que vous êtes des sots.

LA MARQUISE

Cet homme est singulier.

ROBINSON

C'est la vérité pure,
Et je n'ajoute rien, Madame, je vous jure.

LA MARQUISE

Mais quelquefois, Mylord t'a-t'il parlé de moi?

ROBINSON

Toujours beaucoup; il dit, Madame...

LA MARQUISE

Quoi?

ROBINSON

Il dit qu'il vous trouve bien folle,

Et que c'eſt grand dommage.

LA MARQUISE

Bon!

Je conclus ſur cela que mon eſprit frivole
Va lui faire entendre raiſon.

DARMANT

Que penſe-t'il de la lettre de change?

ROBINSON

Il la croit véritable, & n'y voit rien d'étrange.

DARMANT

Elle eſt bonne en effet; c'eſt de l'argent comptant.

ROBINSON

Pour toucher la ſomme, il menvoye à l'inſtant.

DARMANT

Vas donc chez mon Banquier; mais que chacun ignore...

ROBINSON

Ne craignez rien, j'ai fait paſſer encore
L'effet ſous le nom de Sudmer,
Négociant de Londre & ſon ami très-cher:
Mon Maître convaincu qu'il lui doit ce ſervice,
Hâtera le moment de lui donner Clarice.

DARMANT

Clarice à Sudmer?

ROBINSON

Oui. Monſieur tout à la fois,
Au lieu d'une perſonne en obligera trois,
Et Clarice ſur-tout qui deviendra ſa femme...

DARMANT

C'en eſt aſſez, va-t'en. (*A part.*) Quel coup fatal!

SCENE III.

LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE

COMMENT! vous travailliez au bonheur d'un Rival?
Mais rien n'eſt ſi plaiſant.

DARMANT

Raffermiſſez mon ame,
Je crains de me trahir, & je dois réſiſter.
Je ſuis impétueux, je me laiſſe emporter;
Et vous ſentez trop bien qu'il faut cacher ma flamme.

LA MARQUISE

Qu'elle éclate plutôt, livrez vous à l'eſpoir.
Quel eſt donc ce Sudmer? Pour entrer en balance
Avec les agrémens que vous pouvez avoir?
Vous méritez la préférence,

Le don de plaire est votre lot,
L'excès de modestie est défaut à votre âge,
Soyez plus confiant, plus François en un mot :
Faites sentir un peu votre avantage.

DARMANT

Qui s'éleve est un fat.

LA MARQUISE

Qui s'abbaisse est un sot.
Cette délicatesse à la fin peut vous nuire,
Et vous avez besoin de vous laisser conduire.
Feu mon mari, le Marquis Floricourt
Qui passoit pour un agréable,
Me consultoit pour être aimable :
Je l'ai rendu l'homme du jour ;
Ainsi par mes conseils...

DARMANT

Souffrez que je m'en passe.
Tout ce que je demande est un profond secret.

LA MARQUISE

Eh ! bien, on se taira, Monsieur l'Amant discret,
Je vous livre à vous-même.

DARMANT

Oui, faites m'en la grace.
Tout espoir m'est ravi.

LA MARQUISE

Clarice vient à nous.

SCENE IV.

DARMANT. LA MARQUISE, CLARICE.

CLARICE

Madame, j'ai recours à vous.
Mon pere s'abandonne à la mélancolie.
Tout lui déplaît, l'inquiette, l'ennuie.
Hélas ! rendez son sort plus doux.

LA MARQUISE

Quoi ? Moi ? très-volontiers.

DARMANT

O Ciel ! que faut-il faire ?
Parlez.

CLARICE

Je n'en sçais rien ; mais cependant j'espere.
Tantôt plongé dans un chagrin mortel,
Il vous entend de la salle voisine,
Jouer au Clavecin un Concerto d'Indel,

Et

Et je vois éclaircir l'humeur qui le domine ;
Il écoute, il admire ; & vos sçavans accords
Sont comme autant de traits de flamme.
Notre Musique Angloise excite ses transports :
Pour la premiere fois, je vois ici, Madame,
Le plaisirs dans ses yeux & le jour dans son ame.

DARMANT.

Ma sœur ; ma sœur, courez au Clavecin.

LA MARQUISE

Monsieur Darmant, il n'est pas nécessaire !
Suivez votre projet ; pour moi, j'ai mon dessein.
Adieu. Qu'il est nigaud ! mais c'est pourtant mon frere.

SCENE V.

CLARICE, DARMANT.

DARMANT

Restez, belle Clarice ; ah ! que vous m'êtes chere

CLARICE, *avec fierté.*

Moi, Monsieur ?

DARMANT

Oui, vous, par l'attachement
Que vous montrez pour un si digne pere.
Je l'estime, je le révere.

CLARICE

Il le mérite.

DARMANT

Assurément ;
Mais toujours à mes vœux le verrai je contraire ?

CLARICE

Vos vœux ? je ne vois pas que ce soit son affaire.

DARMANT *avec ardeur.*

Ah ! l'amour !....

CLARICE *fièrement.*

Quoi, Monsieur ?

DARMANT *se modérant.*

L'amour propre blessé
Devrait gémir dans mon cœur offensé,
Des efforts impuissants que j'ai faits pour lui plaire.

CLARICE

Votre dépit s'exprime vivement.

DARMANT, *à part.*

Je ne m'observe pas.

CLARICE

Est-il quelque mystere ?

DARMANT

Quelque myſtere ? Nullement ;
Mais je ſais que Mylord me hait & me déteſte
Vous partagez ce cruel ſentiment ?

CLARICE

La haine ! ah ! c'eſt, je crois, le plus cruel tourment ;
Et mon cœur n'eſt point fait pour cet état funeſte.
(*à part.*) Je devrois fuir l'amour également.
Monſieur, croyez-vous que j'approuve
Ces injuſtes préventions ?
Qui diviſent nos Nations ?
J'honore la vertu par-tout où je la trouve.

DARMANT, *vivement.*

Oui la vertu ; vous l'inſpirez,
Et votre Pere auſſi : c'eſt vous qui la parez,
Vous la repréſentez affable & circonſpecte.
Elle a pris tous vos traits, afin qu'on la reſpecte.
J'ai, pour ſervir l'Etat, recherché de l'emploi ;
Avec ardeur j'ai déſiré la guerre,
Vos malheurs l'ont rendue un vrai fléau pour moi ;
Et c'eſt depuis que je vous voi,
Que la paix me paroît le bonheur de la terre.

CLARICE

Je n'ai garde d'ajouter foi
A des paroles ſi flatteuſes.
C'eſt votre ſtile à tous. Votre premiere loi
Eſt de nous prodiguer des louanges trompeuſes.
L'art dangéreux de la ſéduction
Eſt le trait principal qui vous caractériſe ;
Cet art que chez nous on mépriſe ;
Fait partie, en ces lieux, de l'éducation :
Et cette fauſſeté que l'agrément déguiſe... :

DARMANT

Juſtement ; du Mylord voilà les préjugés ;
Vous n'imaginez pas combien vous m'affligez.
Votre air de dédain m'humilie
Plus que l'excès d'un vrai courroux.

CLARICE

En critiquant votre patrie,
Je voudrois que le trait ne portât point ſur vous.

DARMANT

Quoi ! vous m'excepteriez ?

CLARICE

Non vraiment, je n'ai garde ;
Je voudrais ſeulement pouvoir vous excepter.

DARMANT

Mais, de ma bonne foi, qui vous ferait douter ?
Peut-on n'être pas vrai, lorſque l'on vous regarde ?

CLARICE

Ah ! vous reprenez le jargon !

Dès ce moment je vous laisse.

DARMANT

Non, non

Encore un seul instant demeurez, je vous prie.

CLARICE

J'y consens; mais sur-tout aucune flatterie.

DARMANT, *très-modérement.*

Eh! bien, Clarice, je promets
Que je ne vous dirai jamais
Ces vérités qui vous déplaisent.
(*avec une froideur contrainte.*)
Il faut, à votre égard, que les désirs se taisent.
Vous leur imposez trop, & mon dessein n'est point...

CLARICE, *d'un air piqué.*

Ah! Monsieur, je vous rends justice sur ce point.

DARMANT

Vous avez bien raison, oui; mais daignez m'entendre:
L'estime peut unir des esprits opposés.

CLARICE

Oui: mais quand deux pays sont aussi divisés,
Il ne faut pas de sentiment plus tendre.

DARMANT, *Avec modération; mais cette modération, se perdant par degrés, mene à la plus grande vivacité pour finir la tirade.*

Aussi n'en ai-je pas. Je dirai cependant
Que le cœur n'admet point un pays différent.
C'est la diversité des mœurs, des caractères,
Qui fit imaginer chaque gouvernement;
Les loix sont des freins salutaires
Qu'il faut varier prudemment,
Suivant chaque climat, chaque tempéramment,
Ce sont des regles nécessaires,
Pour que l'on puisse adopter librement
Des vertus même involontaires;
Mais ce qui tient au sentiment,
N'a dans tous les pays qu'une loi, qu'un langage:
Tous les hommes également
S'accordent pour en faire usage.
François, Anglois, Espagnol, Allemand
Vont au-devant du nœud que le cœur leur dénote:
Ils sont tous confondus par ce lien charmant,
Et quand on est sensible, on est compatriote.
Malheur à ceux qui pensent autrement.
Une ame séche, une ame dure
Devrait rentrer dans le néant;
C'est aller contre l'ordre. Un être indifférent
Est une erreur de la Nature.

CLARICE, *avec vivacité.*

Il est bien vrai, Monsieur....

D'ARMANT, *plus vivement encore.*
Ah ! Clarice !
CLARICE, *très-froidement.*
Il suffit.
Que voulez-vous prouver ? Que voulez-vous entendre ?
DARMANT
Moi ! j'ai trop de respect. je n'ai rien à prétendre.
CLARICE, *à part.*
Me serois-je trahie !
DARMANT, *à part.*
O ciel ! j'en ait trop dit.
CLARICE
Mais je crois que j'entens mon pere.
DARMANT
Ma présence
Pourroit l'importuner, & je dois l'éviter.
Je craindrais d'impatienter
Un sage, dont je veux gagner la confiance.

SCENE VI.

CLARICE, LE MYLORD.

LE MYLORD

On n'y sçauroit tenir : quel peuple ! quel pays !
CLARICE
Qu'avez vous donc encor, mon pere ?
LE MYLORD
Je me sens transporté d'une juste colere ;
Je ne vois que des jeux, je n'entends que des ris.
Chanteurs importuns ! doubles traîtres !
Avec leurs violons, leurs tambourins maudits,
Incessamment, exprès, passer sous mes fenêtres,
Pour me troubler dans mes ennuis.
Tous les jours des sauts, des gambades ;
Et tous les soirs des sérénades.
Quand pourrai je sortir du cahos où je suis ?
CLARICE
Les François sont gais par usage :
De votre sombre humeur écartez le nuage.
LE MYLORD
Tandis que la Discorde en cent climats divers,
De tant d'infortunés écrase les asiles,
Le François chante ; on ne voit dans ses villes,
Que festins, jeux, bals & concerts.
Quel Dieu le fait jouir de ces destins tranquilles ?
Dans le sein de la guerre, il goûte le repos ;

Sans peines, sans besoins & libre sous un Maître,
Le François est heureux, & l'Anglois cherche à l'être.

CLARICE

Vous pouvez l'être aussi.

LE MYLORD

Ma fille laissez-moi,
J'ai besoin d'être seul.

CLARICE

Toujours seul! & pourquoi....

(Le Mylord fait un signe de la main, & Clarice se retire.)

SCENE VII.

LE MYLORD, *seul.*

JE me vois retenu chez un peuple frivole,
Qu'on ne peut définir. Plein d'amour pour son Roi,
Tout entier à l'honneur sa principale loi,
Fidéle à ses devoirs; au plaisir son idole,
Des momens les plus chers il consacre l'emploi.

(Il s'assied, & après un moment de silence, il jette les yeux sur une pendule.)

Tout ne présente ici qu'un luxe ridicule,
Quoi l'art a décoré jusqu'à cette pendule!
On couronne de fleurs l'interprête du tems,
Qui divise nos jours, & marque nos instans!
Tandis que tristement ce globe qui balance,
Me fait compter les pas de la mort qui s'avance;
Le François entraîné par de légers desirs,
Ne voit sur ce cadran qu'un cercle de plaisirs.
O ciel! est-il tourment plus rude?

(Un Valet du Mylord entre avec des sacs.)

Qui vient encore ici troubler ma solitude?
Quoi! toujours! ah! c'est de l'argent.
Je le reçois dans un besoin urgent;
Des secours étrangers il m'épargne la honte.
Tu ne t'es pas trompé? sans doute, j'ai mon compte?

LE VALET

Oui, Mylord.

LE MYLORD

Relisons la Lettre de Sudmer.
O généreux Anglois, que tu me deviens cher!

(Il lit.)

» Mylord, vous devez avoir besoin d'argent dans la
» situation où vous êtes; je vous envoye une lettre de

„ change de deux mille guinées. Je compte trop sur votre
„ amitié pour ne pas être sûr que vous n'offenserez pas
„ la mienne par un refus. Mon bras est assez bien remis,
„ je n'ai pas encore la liberté d'écrire moi-même ; ne me
„ faites point de réponse, je m'embarque pour la Caro-
„ line, nous nous verrons à mon retour. „

(Après avoir lû, il dit :)

Les bienfaits de Darmant pour moi sont une offense ;
Mais de ceux d'un ami l'on ne doit pas rougir.
Que mon sort est heureux ! d'ici je vais sortir :
Oh ! j'y mourrais d'impatience.
Porte ces sacs dans mon appartement ;
Et dis à Robinson d'aller en diligence
Chercher un autre logement,
Pour vivre seuls dans l'ombre & le silence.

SCENE VIII.

LE MYLORD, ROBINSON, LA MARQUISE.

LA MARQUISE

C'Est penser merveilleusement.
Vous voulez nous quitter : j'en décide autrement.
Vous paroissez surpris, Monsieur ?

LE MYLORD, *froidement.*

J'ai lieu de l'être.

LA MARQUISE

Vous êtes un singulier être.
Quoi ! depuis un mois environ
Que vous logez dans la maison....

LE MYLORD

C'est à mon grand regret.

LA MARQUISE

On ne peut vous connoître !
Quatre ou cinq fois, je vous ai vû paroître :
Quatre ou cinq fois, vous avez dit deux mots,
Encore placés mal à propos.

LE MYLORD

J'en ai trop dit, Madame, & votre caractére
S'accorde mal, sans doute, avec le mien.
Je craindrois d'ennuyer.

LA MARQUISE

Il se pourroit très bien ;
Mais pour se rapprocher, se convenir, se plaire,
Fort souvent, il ne faut qu'un rien.
Vous avez ce qu'il faut pour être un homme aimable.

Et vous vous efforcez pour être insoutenable !
Oh ! je vous entreprends... mais écoutez-moi donc,
Demeurez. Je le veux.

LE MYLORD

Madame prend un ton...

LA MARQUISE

Qui me convient, je suis femme & Françoise.

LE MYLORD, *regardant la Marquise avec un air d'intérêt.*

Tanpis.

LA MARQUISE

Tant mieux. Causons, Mylord, ne vous déplaise.

LE MYLORD

Je parle peu.

LA MARQUISE

Je parlerai pour vous,
Et vous me répondrez, si vous pouvez.
(*Retenant le Mylord qui veut s'en aller.*)
Tout doux !

LE MYLORD

Je réponds mal.

LA MARQUISE

Eh ! bien, tout à votre aise;
On ne se gêne point chez nous.
En qualité d'homme qui pense,
Je ne crois pourtant pas que Monsieur se dispense
D'éclairer ma raison, mon cœur & mon esprit :
Vous êtes Philosophe, à ce que l'on m'a dit :
Communiquez un peu votre science.

LE MYLORD

Je pense pour moi seul.

LA MARQUISE

Ah ! qu'elle inconséquence !
En vain le Sage réfléchit,
Si la Société n'en tire aucun profit ;
On doit la cultiver pour elle, pour soi-même.
Eh ! laissez là vos songes creux ;
La meilleure morale est de se rendre heureux.
On ne peut l'être seul avec votre systême.
Mon instinct me le dit, & mon cœur encor mieux,
La chaîne des besoins rapproche tous les hommes,
Le lien du plaisir les unit encor plus.
Ces nœuds si doux pour vous sont-ils rompus ?
Pour être heureux, soyez ce que nous sommes.

LE MYLORD

O Ciel ! à des travers on me verroit soumis !
Madame, excusez-moi ; mais vous m'avez permis...

LA MARQUISE

Eh ! oui, de tout mon cœur j'excuse,
Ne nous ménagez pas, Monsieur, cela m'amuse.

LE MYLORD
J'en suis charmé, Madame, & selon votre avis
Je dois me réformer, devenir sociable,
Renoncer au bon sens pour être un agréable.
LA MARQUISE
Mais on gagne toujours à se rendre amusant.
LE MYLORD
Suis-je fait pour être plaisant ?
Connoissez mieux l'Anglois, Madame; son génie
Le porte à de plus grands objets.
Politique profond; occupé de projets,
Il prétend à l'honneur d'éclairer sa patrie.
Le moindre Citoyen, attentif à ses droits,
Voit les papiers publics, & régit l'Angleterre;
Du Parlement compte les voix
Juge de l'équité des Loix,
Prononce librement sur la paix ou la guerre,
Pese les intérêts des Rois,
Et du fond d'un caffé, leur mesure la terre.
LA MARQUISE
Vous êtes en cela plus plaisant mille fois :
Trop au-dessus de nous sont ces graves emplois.
Libres de tout soin inutile,
Nos heureux Citoyens respirent le repos :
La surface des mers voit agiter ses flots ;
Mais la profonde arène est constante & tranquille.
Jouissez comme nous.
LE MYLORD
Mais d'un si doux loisir
Quel est le fruit ?
LA MARQUISE
Le plaisir.
LE MYLORD
Le plaisir !
J'entends, & si je veux vous plaire,
Il faut, comme j'ai dit, changer de caractère,
Jouer le rôle fatiguant
D'un joli petit-maître, & d'un fat élégant.
Ah ! lorsque de penser on a pris l'habitude.....
LA MARQUISE
On est sot avec art, maussade avec étude.
LE MYLORD
Il faut avoir l'esprit bien faux,
Pour se prêter à cette extravagance.
LA MARQUISE
Je m'y prête bien, moi.
LE MYLORD
La bonne conséquence
LA MARQUISE
Si vous vous arrêtez à ces légers défauts ;

Vous

Vous n'êtes pas au bout. La liste en est très-ample,
Nous avons mille originaux.
Je pourrois vous citer... moi, Monsieur, par exemple...

LE MYLORD

Je ne m'attendois pas à cette bonne foi.

LA MARQUISE

Je parois ridicule à vos yeux, je le voi;
Mais, tout considéré, quel est le ridicule?
Sous des traits différens dans le monde il circule;
Mais au fond, quel est-il? une convention,
Un phantôme idéal, une prévention;
Il n'exista jamais aux yeux d'un homme sage:
Se variant au gré de chaque nation,
Le ridicule appartient à l'usage:
L'usage est pour les mœurs, les habits, le langage;
Mais je ne vois point les rapports
Qu'il peut avoir avec notre ame.
L'homme est homme par tout: si la vertu l'enflamme,
C'est mon héros, je laisse les dehors.
Quoi! Toujours notre esprit fantasque!
Ne jugera jamais l'homme que sur le masque!
Nous avons des défauts, chaque peuple a les siens.
Pourquoi s'attacher à des riens?
Eh! oui, des riens, des miseres, vous dis-je,
Qui ne méritent pas d'exciter votre humeur;
C'est d'un vice réel qu'il faut qu'on se corrige,
Les écarts de l'esprit ne sont pas ceux du cœur.

LE MYLORD

Comment! vous êtes Philosophe!

LA MARQUISE *gaiement.*

Moi! je ne connois point les gens de cette étoffe
Ni ne veux les connoître, ils sont trop ennuyeux;
Je cherche à m'amuser, cela me convient mieux.

LE MYLORD *avec un peu d'humeur.*

Toujours l'amusement!

LE MYLORD

Oui Mylord hypocondre,
Je pourrois censurer les usages de Londre,
Comme vous attaquez nos goûts;
Mais je ris simplement & de vous & de nous.
Que les Anglois soient tristes, misantropes,
Toujours avec nous contrastés,
Cela ne me fait rien; leurs sombres enveloppes
N'offusquent point d'ailleurs leurs bonnes qualités.
Ils sont francs, généreux, braves: je les estime.

LE MYLORD *avec chaleur.*

Quoi! Vous estimez les Anglois?

LA MARQUISE

Assurément! ils ont une ame magnanime,
De l'honneur, des vertus, & je sais d'eux des traits....

LE MYLORD

Vous me charmez.

LA MARQUISE *à part.*

Bon, son humeur s'appaise.

LE MYLORD

Comment donc, vous pensez ?

LA MARQUISE

Qui? Moi? Je n'en sais rien.

LE MYLORD

Ah! vous me séduiriez si vous étiez Angloise.
Je goûte dans votre entretien....

LA MARQUISE

Je ne veux point penser, Monsieur, c'est un ouvrage.
Ce que je dis, part de l'esprit, du cœur,.
De l'ame, dans l'instant, en vous laissant l'honneur
D'une prétention qui ne convient qu'au Sage.

LE MYLORD, *prenant la main de la Marquise.*

Vous en avez, Madame, un plus grand avantage.

LA MARQUISE

Que faites-vous? (*A part.*) Il est déconcerté.

LE MYLORD, *à part.*

Je demeure interdit; je crois, en vérité,
Que mon cœur malgré moi...

LA MARQUISE *à part.*

Cet essai m'encourage.
(*Haut.*) Mais je m'arrête ici, je pense qu'il est tard.

LE MYLORD *l'arrêtant*

Non, Madame.

LA MARQUISE

Excusez, on m'attend autre part,
Pour arranger un ballet agréable;
C'est pour ce soir qu'on doit le préparer.
Vous seriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MYLORD

Vous vous mocquez, je pense, ou c'est mal me connoître.

LA MARQUISE

Pourquoi me refuser quand vous pouvez en être?
Cessez de chercher des raisons
Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.
Vous pensez, & nous jouissons.
Laissez là, croyez-moi, votre philosophie.
Elle donne le spéenne, elle endurcit les cœurs;
Notre gaieté, que vous nommez folie,
Nuance notre esprit de riantes couleurs,
Par un charme qui se varie:
Elle orne la raison, elle adoucit les mœurs;
C'est un printems qui fait naître les fleurs
Sur les épines de la vie.

LE MYLORD, *à part.*

Je risque trop à l'écouter,
Je ferai mieux de l'éviter.
(*On entend le son des tambourins.*)
Qu'entends je encor! quel affreux tintamare!

SCENE IX.

LE MYLORD, LA MARQUISE, UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS

MARQUISE, eh! donc, nous allons répéter?

LE MYLORD, *à part.*

Où fuir?

LA MARQUISE

N'allez pas nous quitter.

LE MYLORD

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS

Le Mylord est des nôtres?

LA MARQUISE

Oui.
Vraiment, je compte bien sur lui.

LE MYLORD

Epargnez-moi, je vous supplie.

LE BORDELOIS

Monsé danse lé munuet.

LE MYLORD

Eh! je n'ai dansé de ma vie.

LE BORDELOIS

En deux ou trois leçons nous vous rendrons parfait.

LE MYLORD

Mourbleu!

LA MARQUISE

Dissimulez votre misantropie.
(*Bas au Mylord*) (*Au Bordelois.*)
Vous vous déshonorez. Allez, je vous rejoins.

SCENE X.

LE MYLORD, LA MARQUISE.

LA MARQUISE

RENDEZ vous digne de mes soins.
Une heure ou deux je veux bien faire treve;
Après cela, je vous enleve.

Point de refus, ou bien vous me déplairiez fort ;
Je vous en avertis. Adieu mon cher Mylord.
Si nous extravagons, le plaisir nous excuse :
Bien fou qui s'en afflige, heureux qui s'en amuse.

SCENE XI.

MYLORD, *seul.*

M'En voilà quitte par bonheur.
Mais je ne devois pas lui marquer tant d'aigreur ;
Car malgré son inconséquence,
Je m'apperçois qu'elle a bon cœur ;
Et sans qu'elle y songe, elle pense.
Oui, je la jugeois mal, & je sens mon erreur.
Allons, allons, mylord, il faut que tu t'appaises ;
Fais effort sur toi-même, & pardonne aux Françoises.
On peut s'y faire... Ah ! j'apperçois Darmant.
Et sa présence est un tourment.

SCENE XII.

LE MYLORD, DARMANT.

DARMANT

Mylord, je vous annonce une heureuse nouvelle.
C'est votre intérêt seul...

LE MYLORD

Abrégeons. Quelle est-elle !

DARMANT

Nous allons renvoyer des prisonniers Anglois
Pour pareil nombre de François ;
Je vous ai fait, Mylord, comprendre dans l'échange ;
J'ai tant sollicité....

LE MYLORD

Vous en ai-je prié ?

DARMANT

Je cherche à vous servir.

LE MYLORD *à part.*

Cet homme est bien étrange !

DARMANT

Quoi ! mon empressement....

LE MYLORD

M'a trop humilié :
Je ne veux rien devoir qu'à ma Nation même.
M'obliger malgré moi !

DARMANT

Quoi! toujours dans l'extrême,
Vous ne prêtez à tout que de sombres couleurs!

LE MYLORD

J'ai fait des dépêches pour Londre :
Si la fortune à mes vœux peut répondre,
Je trouverai sans vous la fin de mes malheurs;
Je reste en attendant.

DARMANT *à part*,

Me voilà plus tranquille.
Avec regret je l'aurois vû partir. *Haut.*
Ma maison est à vous.

LE MILORD, *avec un soupir étouffé.*

Non, non; j'en dois sortir.

DARMANT

Pourquoi chercher un autre asile?
Qui pourroit ici vous troubler?
A-t'on manqué d'égards?...

LE MYLORD

C'est trop m'en accabler.

DARMANT

Vous ne me rendez pas justice. *A part.*
Auroit-il soupçonné mon amour pour Clarice? *Haut.*
Quelque nouveau sujet excite votre aigreur?
Ah! je sçais ce que c'est; vous avez vû ma sœur.
Ses airs évaporés & sa tête légere....

LE MYLORD

à part. Veut-il interroger mon cœur?

DARMANT.

Oui, je conçois qu'elle a pû vous déplaire.

LE MYLORD

A quoi bon votre sœur? Je l'excuse aisément;
Elle est d'un sexe...

DARMANT

Oui, mais son caractère....

LE MYLORD

M'en suis-je plaint?

DARMANT

Non; poliment....

LE MYLORD

Je ne suis point poli.

DARMANT

Sachez que son systême
Est de vous consoler, de vous rendre à vous-même.
Si je ne l'arrêtois, Monsieur, journellement
Vous seriez obsédé.

LE MYLORD

Monsieur, laissez-la faire.

DARMANT

Non, je lui vais défendre expressément
De vous revoir.

LE MYLORD *à part.*

Ah ! quel acharnement !

DARMANT

Je cours pour l'avertir....

LE MYLORD

Il n'est pas néceſſaire.

DARMANT

Mais je dois réprimer l'indiſcrette chaleur....

LE MYLORD

Je ſais ce que j'en penſe, il ſuffit ; ſerviteur.

DARMANT

Je n'ai qu'un mot, après quoi je vous laiſſe
J'aurois été jaloux d'avoir votre amitié ;
Mais je n'eſpére plus que votre haine ceſſe :
Du moins un peu d'eſtime, & je ſuis trop payé.

LE MYLORD

Eh ! malgré moi, Monſieur, vous avez mon eſtime;
Je ſuis votre ennemi, mais ſans vous mépriſer.
Je ne ſuis point injuſte, & ne puis refuſer
Ce qui me paroît légitime.
Mais pour mon amitié, ne l'eſpérez jamais.
Dans ces tems de diſcorde, entre Anglois & François.
Toute liaiſon eſt un crime :
De ſa patrie on doit prendre l'eſprit ;
Qui s'en écarte, la trahit.

DARMANT

Imitez donc votre patrie ;
Et des préventions dont votre ame eſt nourrie,
Connoiſſez enfin les erreurs.
Nous allons voir ceſſer les fléaux de la guerre,
La paix doit réunir la France & l'Angleterre.
Et nous allons bien tôt jouir de ſes douceurs.

LE MYLORD

La paix ! la paix ! quelle chimere !
On ne peut jamais l'eſpérer.
Des intérêts puiſſans doivent nous ſéparer.

SCENE XIII.

LE MYLORD, UN VALET.

UN VALET

MYLORD, un Anglois vous demande.

LE MYLORD

Un Anglois ! un Anglois ! qu'il entre, & promptement.

SCENE XIV.

LE MYLORD, DARMANT, SUDMER.

SUDMER, *gaiement & avec vivacité.*

Vive, Vive Mylord! ah! quel heureux moment!
Je vous retrouve & ma joie eſt ſi grande...

LE MYLORD

C'eſt vous, mon cher Sudmer!

SUDMER

C'eſt moi, certainement.

DARMANT, *avec étonnement.*

Sudmer! ah! quel événement!

SUDMER, *conſidérant Darmant.*

Mais c'eſt vous-même auſſi, je penſe.
C'eſt vous, voilà vos traits; je rends grace au hazard.
Cher Mylord, attendez.

LE MYLORD

D'où vient donc cet écart?

SUDMER

Le premier des devoirs eſt la reconnnoiſſance.
(*A Darmant.*)
Le ſort en cet inſtant a rempli mon eſpoir.

DARMANT

Monſieur, je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

SUDMER

Je ſuis aſſez heureux, moi, pour vous reconnoître.

DARMANT

Mais je n'ai point d'idée....

SUDMER

Aucune?

DARMANT

Point du tout.

SUDMER

Je ne me trompe point; & j'y crois encore être.

LE MYLORD

(*A part.*) Cet accueil n'eſt pas de mon goût.
(*Darmant veut ſe retirer.*)

SUDMER

Ne vous en allez pas.

DARMANT

Mais je dois par prudence....

SUDMER

Vous n'êtes pas de trop, cedez à mon inſtance,
Et ſongez que mes ſentimens....
(*Au Mylord, en lui montrant Darmant.*
C'eſt un homme des plus charmans,

C'est un homme d'espece unique.

LE MYLORD

Charmant! charmant! parbleu, pour des êtres pensans

Voilà, sans doute, un beau panégyrique!

SUDMER

Qu'entendez-vous?

LE MYLORD

Cela s'entend sans qu'on l'explique:

Un homme n'est jamais charmant en bonne part,

Et lorsqu'à la raison on veut avoir égard....

SUDMER

Je ne vois point à quoi cela s'applique.

(A Darmant.)

Remettez-vous aussi mes traits;

Rappellez-vous que je vous dois la vie.

Vous changeâtes pour moi la fortune ennemie.

(Montrant son cœur.)

Voilà le livre où sont écrits tous les bienfaits.

Vous êtes mon ami, du moins je suis le vôtre;

C'est par vos procédés que vous m'avez lié.

Je m'en souviens, vous l'avez oublié:

Nous faisons notre change en cela l'un & l'autre.

DARMANT

Mais vous vous méprenez, Monsieur.

SUDMER

Moi, point du tout; moi, jamais me méprendre,

Quand la reconnoissance en moi se fait entendre,

Et m'offre mon libérateur.

Le sentiment me donne des lumieres;

Pour reconnoître un bienfaiteur,

Les yeux ne sont point nécessaires:

Je suis toujours averti par mon cœur.

DARMANT

Ah! je vois à peu près ce que vous voulez dire.

LE MYLORD

Moi, je ne le vois pas.

SUDMER

Je vais vous en instruire.

Nous devons publier les belles actions:

Je montois un vaisseau de trente huit canons,

Je fus, près d'une côte, accueilli d'un orage,

Terrible, violent beaucoup:

J'étois prêt à faire naufrage,

Et les François avoient de quoi faire un beau coup.

Aussi, Monsieur, en homme sage,

Lorsque les vents furent calmés,

En tira-t'il un très-grand avantage;

Et nous voyant démâtés, désarmés,

» Je pourrois, me dit-il, prendre votre équipage;

Mais

„ Mais, pour en profiter, je suis trop généreux;
„ On n'est plus ennemi lorsqu'on est malheureux.
Bref, il me soulagea, m'obligea de sa bourse,
Me rendit mes effets avec la liberté :
Les bienfaits, de son cœur, couloient comme une source.
Peut-on trop admirer sa générosité ;

LE MYLORD, *avec humeur.*

Tout bienfait, avec lui, porte sa récompense,
On agit pour soi-même en agissant ainsi.
(*Bas à Sudmer.*)
Je suis forcé de l'admirer aussi :
Mais sans tirer à conséquence.

DARMANT

Jugez la Nation avec plus d'équité.
Comme François, mon premier appanage
Consiste dans l'humanité.
Mes ennemis sont-ils dans la prospérité :
Je les combats avec courage.
Tombent ils dans l'adversité :
Ils sont hommes, je les soulage.

SUDMER

Eh! c'est ainsi qu'on pense avec un cœur loyal.
Je ne décide point entre Rome & Carthage :
Soyons humains; voilà le principal.

LE MYLORD

Vous n'êtes pas Anglois.

SUDMER

Je suis plus; je suis homme.
Qu'avez-vous contre lui? Cette froideur m'assomme :
Esclave né d'un goût national,
Vous êtes toujours partial.
N'admettez plus des maximes contraires;
Et, comme moi, voyez d'un œil égal
Tous les hommes qui sont vos freres.
J'ai détesté toujours un préjugé fatal.
Quoi ! parce qu'on habite un autre coin de terre,
Il faut se déchirer, & se faire la guerre !
Tendons tous au bien général.
Crois-moi, Mylord, j'ai parcouru le Monde
Je ne connois sur la machine ronde
Rien que deux peuples différens;
Savoir, les hommes bons & les hommes méchans.
Je trouve par tout ma patrie
Où je trouve d'honnêtes gens;
En Cochinchine, en Barbarie,
Chez les Sauvages même : allons soyons unis;
Embrassons nous comme trois bons amis.
(*A Darmant.*)
Vous serez de ma nôce, au moins;

DARMANT

Quoi ?

SUDMER

Je l'exige.

Je vais me marier avec un vrais prodige,
Fille aimable, dit-on, & qui me plaira fort :
Je m'apprête à l'aimer. Quoi ! cela vous afflige ?

DARMANT

Moi, je partage votre sort.

SUDMER

Point de partage, je vous prie,
Sur-tout si la fille est jolie.

DARMANT

Je respecte les nœuds dont vous serez unis.

LE MYLORD

Ma fille, de ce mariage,
Sans doute, sentira le prix ;
Je vais, sans tarder d'avantage,
La préparer en des instans si doux,
Sur l'honneur qu'elle aura de s'unir avec vous.

SCENE XV.

SUDMER, DARMANT.

SUDMER

VOus connoissez l'objet qu'on me destine ?
Hein ? Mais, mon cher François, qu'est-ce qui vous chagrine ?
Morbleu ! seriez-vous mon rival ?
Comment ? Cela m'est bien égal ;
Mais je veux savoir tout à l'heure....

DARMANT

Monsieur, sur ce sujet ne m'interrogez point.

SUDMER

Ma future chez vous demeure,
Et je veux m'éclaircir d'un point.

DARMANT

Monsieur, quoiqu'il en soit, vous n'avez rien à craindre.
Clarice est adorable, & je pourrois l'aimer,
Sans que vous eussiez à vous plaindre.
(*A part.*) Tâchons encor de me calmer.

SUDMER

Cependant je remarque un trouble.
Hein ? Parlez, hein ? Son embarras redouble.

DARMANT

C'en est assez. Adieu, Monsieur.

Jouiſſez de votre bonheur,
Et de mes ſentimens n'ayez aucun ombrage.
On peut aimer Clarice, on peut s'en faire honneur:
Je ne vous dis rien d'avantage.

SCENE XVI.

SUDMER, *ſeul.*

C'eſt parler fiérement; je prétends découvrir....
J'ai des ſoupçons qu'il faut que j'éclairciſſe.
Ah! j'apperçois Mylord, & ſans doute Clarice.
Examinons un peu comme je dois agir.
On ne m'a point trompé: je la trouve fort belle;
Belle certainement!

SCENE XVII.

LE MYLORD, CLARICE, SUDMER.

SUDMER

Bon jour, Mademoiſelle.
Je ſuis Sudmer pour vous ſervir,
Et je viens remplir votre attente;
Oui, oui, ma belle enfant, je vous épouſerai;
Je dis plus, je ſens bien que je vous aimerai:
(*au Mylord.*)
Autrement j'aurois tort. Je la trouve charmante.

CLARICE

Monſieur

SUDMER

Reſte à ſavoir ſi je vous conviendrai.
M'aimerez-vous auſſi?

CLARICE

Mais, Monſieur, je l'eſpere.
Les volontés de Mylord ſont des loix.
La généroſité de votre caractère,
Vos nobles procédés font honneur à ſon choix;
Et les vertus, ſur mon cœur, ont des droits
Préférables à l'amour même.
Lorſque de la raiſon on écoute la voix,
On eſtime du moins en attendant qu'on aime.

D 2

SUDMER

Oh ! je suis votre serviteur.
En attendant ! c'est bon pour qui pourroit attendre.
Mylord, je suis pressé; vous avez un vieux gendre
Qui n'a pas un instant à perdre, par malheur.
Je ne crois pas que l'amour, à mon âge,
Parle beaucoup en ma faveur ;
C'est un arrangement que notre mariage.
Notre intérêt commun en aura tout l'honneur :
Cela ne suffit pas ; je crois qu'elle est fort sage :
Mais il se peut qu'un autre objet l'engage.

CLARICE

En tout cas, je saurois commander à mon cœur.

SUBMER

Bon ! voilà le même langage
Que vient de me tenir Darmant.

LE MYLORD

Darmant !

SUDMER

Elle rougit, & je vois clairement....
N'est-il pas vrai, chere future ?
Il se pourroit par aventure....
Hein ?

LE MYLORD

Sudmer, de pareils soupçons....

SUDMER

Pour demander cela, Mylord, j'ai mes raisons.

LE MYLORD

Mais Darmant est François, & ma fille est Angloise ;
Elle ne peut l'aimer.

SUDMER

Conséquence mauvaise ;
Les François ont toujours l'art de se faire aimer.
Je les connois pour gens fort agréables,
Et qui plus est encor, fort estimables ;
Il est tout naturel de s'en laisser charmer.

LE MYLORD

Je sais comme ma fille pense,
Je réponds de son cœur : oui, la reconnoissance
Qu'elle sent, comme moi, de vos rares bienfaits,
Doit l'attacher à vous rendrement pour jamais.

SUDMER

Que parlez-vous de bienfaits, je vous prie ?

CLARICE

Si ma main doit payer ces généreux secours....

SUDMER

Je ne vous entends point, & je n'ai de mes jours...

LE MYLORD

Vous même m'écrivez ?

SUDMER

Point de plaiſanterie.

LE MYLORD

Moi plaiſanter !

SUDMER

Vous êtes fou, Mylord ;
C'eſt depuis quelques jours que je ſais votre ſort.

LE MYLORD

Mais cependant la choſe eſt sûre,
Et votre lettre que voici ;
Tenez.

SUDMER

Que veut dire ceci ?
Ce n'eſt point là mon écriture.

LE MYLORD

Je le ſais bien ; mais votre bras caſſé...

SUDMER

Je n'ai pas eu le bras caſſé.

LE MYLORD

Qu'entends-je ?

SUDMER

Certainement, vous n'êtes pas ſenſé.

LE MYLORD

Mais liſez donc, liſez. (*A part.*) Sa tête ſe dérange.

CLARICE

Aſſurément, je l'ai déjà penſé.

SUDMER

Je ſuis dans un courroux extrême.
Comment ! quelqu'un a pris mon nom
Pour faire une bonne action,
Que j'aurois pû faire moi-même ?
Morbleu ; c'eſt une trahiſon
Dont je prétends avoir raiſon.
Et vous avez reçu la ſomme ?...

LE MYLORD

Oui, d'un banquier.

SUDMER

Nommé ?

LE MYLORD

Monſieur Argant.

SUDMER

Il loge ?

LE MYLORD

Près d'ici.

SUDMER

Je vais trouver cet homme.
J'en aurai le cœur net ; je reviens à l'inſtant.

SCENE XVIII.

LE MYLORD, CLARICE.

LE MYLORD

TOUT cela me paroît étrange !
D'où peut venir cette lettre de change,
Et ces autres effets que j'ai déjà reçus ?
Ce n'est pas de Sudmer ! je demeure confus.
Si ce n'est pas de lui, c'est d'un compatriote,
Qui veut m'obliger en secret.
Tel est l'Anglois, il cache le bienfait;
Exactement j'en conserve la note,
Pour m'acquitter de celui qu'on m'a fait;
Pour un homme d'honneur, c'est le plus grand regret
Que de manquer à la reconnoissance,
Et payer un service est une jouissance.
Je ferai tant que nous serons au fait.
Ah! çà, venons à vous, ma fille :
Sudmer, par ses grands biens, releve ma famille;
Il vous fait un état certain ;
Vous ne répugnez pas à lui donner la main ?

CLARICE

Je dois vous obéir.

LE MYLORD

Vous soupirez, Clarice.

CLARICE

Oui mon pere, il est vrai.

LE MYLORD

Parlez sans artifice,
Parlez avec sincérité.
Ne dissimulez rien.

CLARICE

M'en croyez-vous capable?
Je ne sais point trahir la vérité,
Et qui dissimule est coupable.
Je n'ai rien dans mon cœur que je doive cacher
Aux yeux indulgens de mon pere.
Est-il quelque secret, est il quelque mystere
Que dans son sein je ne puisse épancher ?

LE MYLORD

A mes desseins vous verrois-je contraire ?

CLARICE

Non, je veux me soumettre à votre volonté :
En Angleterre un cœur n'est point esclave ;

Le pouvoir paternel est chez nous limité.
Mais ne soupçonnez pas que jamais je le brave.
Périsse cette liberté
Qui des parens détruit l'autorité.
Ah! je le sens, un pere est toujours pere:
Sur des enfans bien nés il conserve ses droits.
Quand le devoir en nous grave son caractere,
Rien ne peut effacer cette empreinte si chere.
En vain la liberté veut élever sa voix,
Et dans nos cœurs exciter le murmure;
La loi nous émancipe, & jamais la Nature.

LE MYLORD
Vous pensez bien; mais, dites-moi,
Où nous conduit cet étalage?
Sudmer vous déplait-il?

CLARICE
Non, mon pere, mais...

LE MYLORD
Quoi?

CLARICE
J'épouserai Sudmer, si c'est votre avantage.

LE MYLORD
J'ai donné ma parole.

CLARICE
Il aura donc ma foi.
Mais un autre a mon cœur.

LE MYLORD
Expliquez ce langage?
Epouser celui-ci, pour aimer celui-là!
Vous vous formez, ma fille, & j'apperçois déjà
Que de ce pays-ci vous adoptez l'usage.
S'il vous plaît rien de tout cela.
Quel est le nom du personnage?...
Dites le moi.

CLARICE
J'en aurai le courage.
Malgré moi mon cœur s'est soumis.
Les vertus d'un François....

LE MYLORD
Un de nos ennemis!

CLARICE
Il ne l'est point; c'est Darmant, c'est lui-même.

LE MYLORD
Qu'ai-je entendu? Ma surprise est extrême.
Je vois quel est le but de ses empressemens.

CLARICE
Arrêtez. Vos soupçons seroient trop offensans.
Rien ne m'a ~~fait~~ jusqu'ici fait connoître qu'il m'aime:
L'estime, le respect sont les seuls sentimens
Qu'il ait osé faire paroître.

Rien aussi de ma part n'a pû faire connoître
Le trouble secret de mes sens.

LE MYLORD.

A la bonne heure. Eh! bien puisque je suis le maître,
Vous aimerez Sudmer, & je l'ai décidé.
Songez-y bien; j'ai commandé.

SCENE XIX.

LE MYLORD, SUDMER, CLARICE.

SUDMER

Ma foi! moi, je n'y puis rien comprendre.
J'ai vû votre banquier, votre donneur d'argent;
Il m'a reçu d'un air fort obligeant.
Mais il bat la campagne, & n'a pû rien m'apprendre.
Il m'a dit seulement qu'en cette maison-ci,
Par un valet Anglois, je serois éclairci.

LE MYLORD

C'est mon valet, sans doute.

SUDMER

Il peut donc nous instruire.

LE MYLORD

Robinson.

SCENE XX.

LE MYLORD, SUDMER, CLARICE, ROBINSON.

ROBINSON

Mylord!

LE MYLORD

Viens ici.

Il faut tout à l'heure me dire
D'où vient l'argent que tu m'as apporté:
Ne cache point la vérité;
Tu sais, dit-on, tout le mystere.

ROBINSON

Mylord, c'est un de vos amis.

LE MYLORD

De Sudmer?

ROBINSON

Oui, la chose est claire.

SUDMER

SUDMER

De moi, Maraud, de moi!

ROBINSON, *à part.*

Me voilà pris

SUDMER

Je te ſurprends en menterie;
C'eſt moi qui ſuis Sudmer.

ROBINSON

Monſieur j'en ſuis charmé.
Comment vous portez-vous?

SUDMER

Qui peut avoir tramé
Une pareille fourberie?
Coquin! j'ai donc le bras caſſé?
Oh! je te ferai voir...

ROBINSON

Doucement, je vous prie.
Quoi ce n'eſt donc pas vous dont le cœur bien placé...

SUDMER

Non, non, certainement.

ROBINSON

Eh! bien, c'eſt donc un autre.

SUDMER

Qui donc a pris mon nom?

ROBINSON

Un nom tel que le vôtre
Doit faire honneur à l'amitié.

LE MYLORD

De ce complot, le traître eſt de moitié!
Déclare vîte, ou je t'aſſomme.

ROBINSON

Vous m'allez ruiner.

LE MYLORD

Comment?

ROBINSON

Oui, c'eſt un fait.
De tems en tems, je reçois quelque ſomme
Pour m'engager à garder le ſecret.

LE MYLORD

Ah! tu connois donc?

ROBINSON

Oui, c'eſt un fort honnête homme,
Qui veut vous obliger, & ſans être connu.
Vous ſavez bien, Mylord, que je ſuis ingénu.
Il m'a ſéduit, & pour lui plaire,
Robinſon eſt fourbe & fauſſaire.
Oui, c'eſt de moi que vient toute l'invention.
Mais c'étoit, je proteſte, à bonne intention.

LE MYLORD

En un mot, quel eſt-il?

ROBINSON

Eh! bien, c'est, c'est... notre hôte.

LE MYLORD

Darmant!

CLARICE

Darmant!

LE MYLORD

L'auteur d'une telle action!
Ah! malheureux!

ROBINSON.

Je reconnoîs ma faute.

LE MYLORD

Tu mérites punition.
Ecoute, aimeroit-il ma fille?

ROBINSON

Oh! point du tout, Mylord; il n'oseroit.
C'est générosité toute pure qui brille,
Dans ce que pour vous il a fait.

LE MYLORD

Vous, Clarice, êtes-vous instruite?

CLARICE

Non, je vous jure, & je suis interdite.

LE MYLORD

Je ne comprens rien à cela!
En vérité, son procédé m'étonne!

SUDMER

Moi, point m'en étonner; je le reconnois là:
Et d'avoir pris mon nom, très-fort je lui pardonne.

LE MYLORD, *à Robinson.*

Je te fais grace; mais ne lui parle de rien.

SCENE XXI.

les Acteurs précédens, LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE

La Paix est sûre, elle est ratifiée.
Je me fais un plaisir de la voir publiée.
La Paix! ce mot seul fait du bien:
Elle est de l'Univers le plus tendre lien:
La foule avec transport inonde chaque rue,
Sans être coudoyé, l'on ne peut faire un pas,
Sans se connoître on se salue,
On parle, on s'interrompt, on ne se répond pas;
La joie en tous lieux répandue,
En animant les cœurs, égale les états.

CLARICE

Ce spectacle est charmant, j'en serois attendrie.

LA MARQUISE

Je viens vous chercher tout exprès,
Pour que vous & Mylord examiniez de près
Le pouvoir qu'a sur nous l'amour de la Patrie.
Le vrai contentement déride tous les traits :
La brillante gaieté, ce fard de la Nature,
Rajeunit les Vieillards, leur donne un air plus frais;
D'un coloris si doux la teinte vive & pure
Par-tout imprime ses traits ;
C'est le bonheur qui fournit la peinture,
Et le plaisir de l'ame embellit les plus laids.
La Marchande dans sa boutique
Etale ses colifichets,
Répéte à tout moment, la Paix, la Paix, la Paix !
De Messieurs les Anglois j'aurai donc la pratique:
Et sa petite fille, avec un air comique,
Dit : ah ! Maman, comment c'est il fait, un Anglois ?
On rencontre plus loin des chansonniers bien ivres;
Raclant du violon & braillant des couplets,
Bons, excellens, quoique mauvais,
Et qui surpassent de gros Livres,
Parce que le cœur les a faits.
En un mot, vous verrez que nous autres François,
Notre plus grand plaisir est d'adorer nos Maîtres ;
C'est l'amour qui prend soin d'éclairer nos fenêtres.
Le sentiment, voilà notre premiere loi :
Eh ! qui l'éprouve plus que moi ?
Je danserai la nuit entiere :
Je donnerai le ton, & serai la premiere
A bien crier, vive le Roi !

LE MYLORD

Vous m'enchantez, Madame la Marquise :
De mon esprit chagrin vous changez la couleur ;
Je sens la gaieté, qui vous caractérise,
Ne peut se rencontrer qu'avec un très-bon cœur.
Darmant, nos Nations sont réconciliées :
Par vos traits généreux vous m'avez corrigé;
Et l'amitié surmonte enfin le préjugé :
Que par cette amitié nos maisons soient liées.

DARMANT

Ah ! Mylord je vous suis attaché pour jamais.

LE MYLORD

Ces secours détournés qu'avec tant de noblesse
Vous m'avez sû fournir par des moyens secrets,
Pour ne point faire ombrage à ma délicatesse,
Je les acquitterai bien-tôt grace à la Paix :
Mais mon cœur en paiera toujours les intérêts.

DARMANT

Daignez me regarder comme de la Famille.

LE MYLORD

Monsieur, pour vous marquer combien vous m'êtes cher,
Vous signerez le contrat de ma Fille,
Que dès ce soir, je marie à Sudmer.

LA MARQUISE, *riant.*

A cette faveur-là mon frere est bien sensible.

DARMANT, *à part.*

O Ciel !

LE MYLORD

Darmant soupire, & la Marquise rit !
Mais cela n'est pourtant ni triste, ni risible.

LA MARQUISE

Mais c'est que mon cher frere est sot, sans contredit :
Je m'y connoîs; tenez, admirez la statue !

DARMANT, *à part.*

Ma sœur.

SUDMER

Mais en effet, lui paroître interdit.

LA MARQUISE

C'est qu'il est amoureux de votre prétendue;
Mais grave soupirant, discret, silencieux,
Le respect a toujours étouffé sa parole,
Et tristement comme une idole,
Son amour n'a jamais parlé que par ses yeux.

SUDMER

Mylord, je pourrois faire une grande sottise
D'épouser votre fille : elle est fort à ma guise :
Mais Monsieur pourroit bien être à la sienne aussi;
Un petit peu, n'est-ce pas? Hen? Je pense,
Et je vois que, dans tout ceci,
Mon rival doit, au fond, avoir la préférence.
Sous mon nom il a sçû saisir l'occasion
D'avoir pour vous, Mylord, un procédé fort bon,
Si je deviens le mari de Clarice :
Il est homme, peut-être, à rendre encor service :
Je suis accoutumé d'être son prête nom.

LE MYLORD

Darmant, je vous prends pour mon gendre.

CLARICE

Ah ! mon pere.

DARMANT

Ah ! Monsieur, en cet heureux instant,
Que j'ai de graces à vous rendre !
Je suis de l'Univers l'homme le plus content.

SUDMER

Cette alliance est fort bien assortie.

DARMANT

Ma sœur, en même-tems, devroit
Consentir à vous être unie;
Ce double hymen ne laisseroit
Aucun soupçon d'antipathie.

LA MARQUISE

Je craindrois que Mylord ne fût triſte & jaloux.

LE MYLORD

La propoſition, il eſt vrai, m'intimide ;
Mais cependant, Madame, croyez vous
Qu'une Françoiſe, ayant l'eſprit vif & rapide,
Puiſſe y joindre en effet, par un accord bien doux,
Un caractere aſſez ſolide
Pour faire conſtamment le bonheur d'un époux ?

LA MARQUISE

Avant que de répondre, en faiſant mon éloge,
Souffrez, de mon côté, que je vous interroge.
Croyez-vous qu'un Anglois, qui toujours réfléchit,
En prenant une femme aimable & vertueuſe,
Ait aſſez de douceur, de liant dans l'eſprit
Pour la rendre conſtante en la rendant heureuſe;
Pour qu'elle s'applaudiſſe, enfin, d'être avec lui ?
On ne peut guère avoir une femme fidelle,
Qu'en attirant l'amuſement chez elle.
Le manque de vertu vient quelquefois d'ennui.

LE MYLORD

Marquiſe, courons-en les riſques l'un & l'autre ;
Vous verrez un amant dans un époux ſoumis,
Et quand la paix confond ma patrie & la vôtre,
Tous mes préjugés ſont détruits.

SUDMER

Daignez, mon cher Darmant, en cette circonſtance,
Me ſoulager du poids de la reconnoiſſance :
Je ſens que je ſuis vieux, je me vois de grands biens ;
Je n'ai point d'héritier, ſoyez tous deux les miens....
Point de remercimens, ce ſeroit une offenſe.
C'eſt vous, c'eſt vous qui me récompenſez ;
Mais j'entends retentir les cris de l'allégreſſe :
Courons tous : le plaiſir du cœur
S'augmente encor par le commun bonheur.

LA MARQUISE

Mylord, j'en pleure de tendreſſe ;
Le courage & l'honneur rapprochent ~~le~~ nos pays ;
Et deux Peuples égaux en vertus, en lumieres,
De leurs diviſions renverſent les barrieres,
Pour demeurer toujours amis.

DIVERTISSEMENT.

On entend une Symphonie & des acclamations qui annoncent une Fête publique.

Le Théâtre représente la vue du Port de Bordeaux. On voit des Vaisseaux ornés de Guirlandes & de Banderoles. Des Peuples de différentes Nations exécutent une Fête. Anglois, François, Espagnols, Cantabres, Portugais, &c. caractérisés par des habits Pittoresques, composent diverses danses variées à la mode de leur pays, au bruit des salves d'Artillerie. On chante; toutes les Nations s'embrassant; la Fête se termine par un Ballet général.

RONDE.

Nous avons la Paix,
Nos craintes cessent,
Les Jeux renaissent:
Nous avons la Paix:
Ce jour est le jour des bienfaits.
Nos maux finissent,
Nos cœurs s'unissent,
Vivons en freres:
Jamais de guerres:
Que le François devienne Anglois;
Et l'Anglois, François.

AU CŒUR.

Par nos accords,
Par nos transports.
Nous donnons un exemple au Monde:
Peuples divers:
De l'Univers,
Venez danser en Ronde.

AU CŒUR.

Nous avons étouffé la haine;
Une égale ardeur nous entraîne.
Embrassons-nous; Embrassons-nous;
Le même nœud nous unit tous.
Formons une chaîne
Qui dure à jamais.

VAUDEVILLE.

Voici le jour de l'allégresse ;
Le plus beau de nos jours ;
Plus de soucis, plus de tristesse,
Regnez, Plaisirs, Amours ;
Chacun répéte avec ivresse ;
Ce mot si cher, si plein d'attrait,
La Paix, la Paix,
La Paix, la Paix.

Gens à Manteau, Gens de Finance,
Nous gémissons pour vous ;
Nos Officiers par leur présence
Vont vous éloigner tous ?
Le mal n'est pas si grand qu'on pense ;
Si vous voulez être discrets,
Eh ! Paix, Paix, Paix !
La Paix, la Paix.

Ne soyez plus, Sagesse austere,
En guerre avec l'Amour,
C'est un enfant, laissez-le faire :
Passons-lui quelque tour.
Est-ce le tems d'être sévère,
S'il lance en cachette ses traits ?
Eh ! Paix, &c.

Accourez tous près de vos Belles,
Volez, Guerriers, Amans,
Elles vous sont toujours fidelles,
Croyez-en leurs sermens :
Consolez donc vos Tourterelles,
Mais sans demander leurs secrets.
Eh ! Paix, &c.

Laissons la fraude & l'artifice,
Terminons tous procès ;
Venez ici Gens de Justice ;
Et suspendez vos frais.
Pour que chacun se réjouisse,
Avocats, laissez le Palais :
Eh ! Paix, &c.

Pourquoi toujours s'entredétruire,
Sçavans & beaux esprits,
Tout céderoit à votre empire,
Si vous étiez unis :
Vous vous livrez à la satyre,

N'avez-vous pas d'autres objets ?
Chantez la Paix,
Chantez la Paix.

Un mari, pour une grisette,
Néglige sa moitié :
Sa femme, tant soit peu coquete,
A fait une amitié.
De part & d'autre l'on se prête,
On n'aprofondit point les faits.
Eh! Paix, &c.

LE MYLORD, *à la Marquise.*

Plus entre nous d'antipathie :
Vous avez trop d'attraits.
Toute raison n'est que folie,
Quand elle est dans l'excès.
Femme d'esprit, femme jolie
Ramene à des principes vrais.
Allons, la Paix, &c.

Faisons revivre l'harmonie
Du commerce & des arts,
Et que la paix toujours chérie
Regne de toutes parts.
Ne faites plus qu'une patrie,
Espagnols, Anglois & François.
Eh! Paix, &c.

SUDMER

Galans barbons qu'Amour inspire,
Ne tentez point le sort;
Le vent nous manque, & le navire
N'ira pas à bon-port.
Je sens qu'Amour voudroit me dire
Que Clarice a beaucoup d'attraits.
Hein... quoi ?... oui... mais...
Allons, mon cœur, la Paix, la Paix.

Jugez de cette bagatelle
Seulement par le cœur,
Et ne nous faites point querelle.
Partagez notre ardeur.
Vous le sentez; c'est notre zèle
Qui peint l'amour de tout François.
Et Paix, Paix !
Messieurs, la Paix.

FIN.